

La cinquième dimension

Michel Poivert, mars 2018

Anne-Camille Allueva commence au début des années 2010 une œuvre rigoureuse qui allie la recherche expérimentale et une sensibilité aigüe à l'endroit de la notion d'image et du matériau.

Avec Indices (2012-13), prélèvements de matériaux et structures tel des sculptures involontaires, Tapes (2012-13), traces d'actions, vestiges performatifs et reliques d'actes, puis Volumes (2013), agencement de chutes de matériaux en atelier aux points de vue faisant léviter les éléments, ou bien encore Mouvement (2013), enregistrement du mouvement produit par la chaleur sur une feuille, forgeant une poésie de l'expérience. Anne-Camille Allueva a d'ores et déjà posé les bases de son vocabulaire et d'une direction : l'image documente la matière, puis elle s'y confond et désormais elle en a disparu au profit du spéculaire.

Tout son travail pose d'emblée la question de la relation entre photographie et structure matérielle : l'image a-t-elle une visée fonctionnelle pour documenter une expérience plastique ou bien fait-elle corps sur un mode performatif avec la mise en jeu de la matière ? Cet indissociable relation ne se neutralisera pas dans un status-quo où la photographie deviendrait une sorte de fétiche plastique. Il s'engage dans ses travaux ce que l'on pourrait caractériser comme une lente dégradation du photographique et la prise en charge du visuel par la matière elle-même.

Dès lors, Anne-Camille Allueva multiplie les expériences de matériaux sensibilisé sur support transparent, de prise de vue d'espace sans éléments distinctif, cherchant à défier le visible et à faire des matériaux des opérateurs visuels, affirmant leur présence par le seul fait que « par eux », la vision s'éprouve et, ne trouvant pas de point à fixer, se satisfasse de la matière même devenu non plus support ou moyen, mais substance visuelle.

Ainsi, Anne-Camille Allueva travaille le reflet et la transparence, l'espace entre les transparences, l'absorption de la lumière. Dans ce processus qui se joue de propositions en propositions les Particles (2017) qui ne sont ni objet, ni figure, mais restes de matière, jouent leur partie en se laissant percevoir comme écume du voir. Les deux valeurs du blanc et noir (le clair, le sombre, la lumière et son absorption-réflexion) sont travaillés comme des matériaux en eux-mêmes. L'atelier, devenu depuis longtemps le lieu précepte, offre The Space Between (2015) qui, peu à peu forme le reste repérable d'un axe.

Les Highlight, surfaces noires absorbantes comme réfléchissantes, selon la qualité du verre, sont une sorte de « miroir de Claude » révélant une image de l'espace

environnant ramené à des valeurs.

Les Concrete (2017 à maintenant) sont des dalles de béton présentant une face lisse au rendu si parfait, qu'il réfléchit par son blanc les couleurs et les formes comme le ventre ouvert d'une chambre noire. Relevées, les dalles sont mises en situation de miroitement avec une ou des sources lumineuses: le dispositif en apparence pauvre s'avère générateur et amplificateur de l'expérience du visible. Peut-on qualifier l'œuvre en cours de minimaliste, de concrète ? En tous les cas de radicale, épurée, rejoignant la force de la photographie alors même qu'elle a disparue : le caractère de l'évidence du fait lumineux. Il s'agit d'une œuvre spéculaire.

On prend vite conscience, face à l'œuvre d'Anne-Camille Allueva, qu'il y a là un travail d'exception. Dès les premiers travaux on semble atteindre l'os, et puis pourtant il semble toujours possible d'aller plus loin sans pour autant qu'une quelconque recette ne soit appliquée. La conjugaison d'interrogations et d'expérimentations profondes des rapports entre la matière et le visible, associant un vocabulaire minimaliste et une vertigineuse sensibilité à l'opticalité, répond à notre époque des effets, du virtuel, de la haute technologie. On rejoint la question sociale lors même que l'on croirait être au cœur d'une œuvre purement méditative.

Michel Poivert.

